

FRANÇOIS LECOINTRE

ENTRE GUERRES

nrf

GALLIMARD

FRANÇOIS LECOINTRE

ENTRE GUERRES

nrf

GALLIMARD

*À Isabelle, depuis toujours aimante et courageuse,
À Ariane, Victoire, Daphné et France auxquelles je dédie nos
combats,
À mes Forbans et aux leurs,
À tous nos soldats, sur terre, en mer, dans les airs et à leurs
familles.*

Avant-propos

Ma génération d'officiers est entrée dans la carrière à la fin d'une guerre que les armées s'apprêtaient à livrer avec une détermination d'autant plus forte que l'enjeu en était notre survie collective. Cette guerre-là n'a jamais été livrée, heureusement. Et c'est, je l'avoue, avec un certain dépit que nous avons dû nous résoudre à devenir les soldats d'une armée que la paix perpétuelle qui advenait enfin semblait rendre définitivement inutile.

Quarante ans plus tard, comme le commandant Drogo quittant le fort Bastiani, je dépose mon uniforme au moment où la guerre revient. Au moment où notre pays redécouvre le tragique du monde ; et s'en effraie.

Le récit que j'ai voulu faire de cet entre-guerres est un témoignage de soldat. Le témoignage d'une confrontation à la réalité de la violence que, pendant ces quarante années, nous avons vécue dans l'indifférence et l'ignorance délibérée de la plupart de nos concitoyens. Aveuglée par l'illusion d'un monde où la guerre aurait pu devenir définitivement obsolète, notre société ne voulait pas regarder en face la permanence de la conflictualité et de ses mécanismes, de ses motivations ordinairement humaines.

Convaincus en toute bonne foi d'accéder enfin à un stade de civilisation ultime où l'homme devenu bon et débarrassé de ses instincts belliqueux serait désormais tout entier voué au bonheur

tranquille de la jouissance matérielle, la plupart des Européens ne considéraient plus la guerre que comme une forme particulièrement abjecte de barbarie. Et ceux dont la vocation était de la faire comme la part la moins évoluée du genre humain.

Je n'ai pas voulu prendre une revanche ou exprimer l'aigre satisfaction d'une Cassandre qui verrait enfin se réaliser ses prophéties de malheur. J'ai seulement souhaité témoigner que, dans la guerre, il est possible de conserver sa dignité.

Au moment où la guerre qui revient nous fait peur, j'ai voulu dire qu'elle ne doit pas nous paralyser d'effroi. Car elle n'impose pas de renoncer à ce que nous sommes.

J'ai voulu rappeler que s'il ne faut pas souhaiter la guerre, il est cependant des batailles que nous devons accepter de livrer. Que s'y préparer, s'y engager peut se faire sans barbarie, au prix d'une réflexion féconde sur le sens du combat. Au prix d'une maîtrise de soi qui peut être atteinte par la force du collectif. Grâce à la fraternité puissante qui unit, dans le consentement à la dépendance mutuelle extrême, un groupe d'individus que porte la volonté de défendre sa patrie, de promouvoir un ensemble de valeurs, une vision du monde auxquelles il croit.

F. L.

VOCATION

J'ai appris une morale du comportement et je souhaite que d'autres ne l'oublient pas. J'ai appris, transmis par des générations aux statuts et fortunes si divers, aux origines si multiples et contrastées, que chacun doit se prouver à lui-même qu'il existe, et par ses mérites se donner le droit d'exister, se le conférer comme un titre de chevalerie. Contrairement à ce que dit la commune renommée, il n'y a de noble que les anoblis.

JEAN-FRANÇOIS DENIAU,

Mémoires de sept vies

C'est au bon matin d'un début de printemps, frais et clair. Mon frère aîné et moi nous dévalons notre petite rue, en cavalcade vers la mer et vers la citadelle de Port-Louis, de l'autre côté de la passe, qui depuis toujours garde l'entrée dans la rade de Lorient. Je dois avoir six ou sept ans. Maman nous a envoyés saluer notre père, commandant de sous-marin, qui part aujourd'hui en patrouille pour plusieurs semaines. Le soleil réchauffe le granit doré de la citadelle, la mer est plate, pas une risée. Nous attendons en nous chamaillant, comme d'habitude, ayant à peu près oublié pourquoi nous sommes là.

Et puis le voilà, silhouette puissante, noire, longue, précédée d'une vague d'étrave à peine visible, simple masse liquide sans écume, fendue par le masque du sonar et qui glisse en lourdes draperies transparentes sur la coque sombre.

Je suis interloqué, fasciné par l'impression de force et de rigueur qui se dégage de ce spectacle. Je n'aperçois pas mon père auquel nous devrions pourtant faire de grands signes des bras. Mais cet engin fort, austère et intimidant me renvoie à lui, héros tout-puissant dont la sévérité nous effraie parfois.

Je crois que c'est à cet instant qu'est née ma vocation militaire.

C'est ensuite la longue fréquentation familière de mon oncle Hélié qui m'a progressivement ancré dans une destinée de soldat. Je le rencontrai pour la première fois sous la grange de la maison de ma grand-mère. Au fond de la bâtisse poussiéreuse et sombre, on avait accroché au mur de galets un grand panneau de bois sur lequel étaient inscrits son grade et son nom suivis de la mention mystérieuse : « mort au champ d'honneur ». Cette plaque baptisait de son nom un fortin du djebel Chélia dans la montagne de l'Aurès où, en août 1959, il avait trouvé, à vingt-trois ans, une mort tragique. Rapportée en France après l'indépendance de l'Algérie par ses camarades du 18^e régiment de chasseurs à cheval, elle avait, depuis, paré notre grange d'une gravité étrange dont la raison se perdait au fil des étés et des jeux que nous y organisions.

Demeuraient pourtant la « mort » et l'« honneur » définitivement associés à la figure de cet oncle. Nous contemplions parfois sa photographie conservée dans un petit cadre posé sur une cheminée du salon. Tranchant avec le visage radieux d'un très jeune sous-lieutenant souriant à ses camarades, le ruban rouge moiré de la Légion d'honneur qui était épinglée au bas du cadre à côté d'une croix de la valeur militaire nous intriguait d'autant plus que, sur le mur d'en face, la même Légion d'honneur, associée à une croix de guerre cette fois, était accrochée au bas d'un cadre de bois doré majestueux où trônait un officier à lorgnon très moustachu dont on

nous disait qu'il s'appelait lui aussi Hélié et qu'il était, lui aussi, « mort à la guerre ».

Qu'un ancêtre à l'air sérieux dont le portrait à l'huile nous intimidait ait pu faire la guerre, et même qu'il y soit mort, n'avait rien pour m'étonner. Je voyais bien, à son uniforme à épaulettes dorées d'abord, à ses moustaches et à son lorgnon ensuite, que ce personnage sévère appartenait à une époque révolue. Sans doute avait-il vécu « jadis », dans un temps où les gens avaient souvent faim, subissaient de terribles épidémies, mouraient à la guerre.

Mais la photo de notre oncle était troublante, saisie sur le vif dans un instant d'amusement juvénile, insolent sans doute, moqueur probablement. Rien n'était sérieux dans son attitude. On s'attendait presque à ce qu'il tourne son regard vers nous, complice, pour nous entraîner dans un probable chahut de jeunes officiers. Cela tenait du mystère. Pouvait-on rire de manière aussi franche et être mort ? Et mort « à la guerre » ? On ne pense pas assez souvent à cela. Un mort est grave, digne. Surtout lorsque c'est un soldat mort au combat. On n'attend pas de lui qu'il ait l'air triste, ou souffrant, mais qu'il soit impavide, rendu insensible par la dureté des épreuves traversées, farouche parce que déterminé à affronter le pire, majestueux parce que désormais installé dans un panthéon glorieux où nous le vénérons.

Par son sourire, oncle Hélié exposait une fragilité désarmante, dont je pressentais qu'elle avait pu l'affaiblir dans la brutalité du combat. Cette fragilité nous le rendait proche, à tous. Mais pour moi, elle signifiait un peu plus. Elle m'attirait vers lui dans un encouragement à le rejoindre sur le chemin exigeant qui pouvait conduire à ces « champs d'honneur » qui me semblaient constituer le comble d'une vie réussie. Tout ce que je savais de ma faiblesse, de mon absence de courage, de mes petites lâchetés quotidiennes, de ma

médiocrité ne constituerait peut-être plus un obstacle rédhibitoire sur la voie qui menait à l'enviable statut dont bénéficiait mon père.

Car c'était ici une évidence. L'autorité incontestable dont celui-ci jouissait, l'atmosphère de respect et de déférence qui l'entourait, malgré lui, partout où il se trouvait ne pouvaient que procéder très directement de sa haute taille, de l'élégance de ses postures, de son immense culture. De son intelligence jamais prise en défaut, même et surtout en face d'énoncés mathématiques abscons devant lesquels il s'exaspérait de me voir abdiquer toute forme de capacité au raisonnement. Surtout, je devinais bien tout ce qu'il y avait derrière cela de macération austère, d'absence totale de complaisance vis-à-vis de soi, d'orgueil, de dureté et de force. Et je m'en savais très éloigné.

Découvrir donc que l'on pouvait devenir un héros sans avoir de prédisposition particulière à l'héroïsme m'ouvrait des perspectives vertigineuses et me permettait, sans éprouver de culpabilité excessive, de me laisser glisser avec délectation dans les rêveries interminables au long desquelles j'aimais me griser de mes bravoures à venir, de mes audaces éblouissantes, de mes gloires futures.

Je me sentais plus légitime à contempler les panoplies d'armes qui décoraient les murs de la vieille maison. L'acier luisant des lames de sabre et celui, plus mat, des canons de pistolets qui se détachaient sur le velours grenat me racontaient une histoire à laquelle je ne comprenais rien. Je ressentais pourtant tout ce qu'elle pouvait comporter de panache et d'aventures mais aussi de sombres desseins longuement mûris et réalisés avec brutalité, de combats pleins de barbarie. Et encore ce qu'elle devait signifier de raideurs, de devoirs et de contraintes. N'était-ce que par l'inconfort que représentait le port de ces armes lourdes et dures. Nous n'avions pas le droit de les toucher, bien sûr. Et dès que possible, en cachette, nous les décrochions du mur pour humer l'odeur de la graisse qui les

recouvrait, écouter le chuintement si particulier que fait une lame en sortant de son fourreau, les faire tinter les unes contre les autres en imaginant ce qu'avait sans doute été le froissement des fers entrechoqués lors de duels de hussards aussi tournoyants que ceux du brave brigadier Gérard dont j'avais découvert le premier tome des aventures dans une armoire du grenier.

[...]

© *Éditions Gallimard*, 2024.

FRANÇOIS LECOINTRE

Entre guerres

« Le combat ne m'a pas forgé le cœur et l'âme, il m'a simplement rendu lucide. J'en sais désormais suffisamment pour ne pas me croire préservé, par ma simple qualité d'homme, du surgissement de l'animal qui gît en moi. »

Dans ce récit à la première personne, le général Lecointe évoque son parcours de jeune officier — de la naissance d'une vocation jusqu'aux terrains de guerre au Rwanda, à Sarajevo ou en Irak — et donne à voir l'expérience d'homme de guerre dans ce qu'elle a de plus concret, unique, et parfois indicible. Jamais un grand chef militaire n'avait évoqué avec autant d'acuité et de lucidité les doutes et les réalités auxquels se confrontent les soldats : le sentiment de vivre des événements qui ne peuvent être compris que d'eux, la peur paralysante qui surgit à tout moment et, surtout, l'interrogation fondamentale sur le sens de l'action. Comment garder son humanité quand, au cœur du combat, la violence gagne de plus en plus les esprits ?

On croyait la guerre réservée aux livres d'histoire, et la voici de nouveau. Cet *Entre guerres* l'appréhende de manière saisissante et profonde, tout comme il évoque

avec pudeur la singulière fraternité unissant les hommes
qui dédient leur vie au service de la France.

*Ancien chef d'état-major des armées, le général
d'armée François Lecointe est grand chancelier de la
Légion d'honneur.*

DU MÊME AUTEUR

LE SOLDAT. XX^e-XXI^e SIÈCLE, sous la direction de François Lecointre, 2018 (Folio histoire n° 269)

TABLE DES MATIÈRES

Couverture

Titre

Dédicaces

Avant-propos

Vocation

Copyright

Présentation

Du même auteur

Achévé de numériser

Cette édition électronique du livre
Entre guerres de François Lecointre
a été réalisée le 20 mars 2024
par les [Éditions Gallimard](#).

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072988325 - Numéro d'édition : 540545)
Code produit : U45528 - ISBN : 9782072988356.
Numéro d'édition : 540548

Le format ePub a été préparé par [PCA](#), Rezé.